

convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étaient entièrement écroulés. Il n'y avait qu'une casemate et un petit magasin à l'abri des bombes. La garnison qui devait défendre la place n'était que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré tant de désavantages, les assiégés se déterminèrent à la plus opiniâtre résistance. Tant de résolution fut soutenue par le courage d'une femme. Madame de Drucourt, continuellement sur les remparts, la bourse à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, semblait disputer au gouverneur, son mari, la gloire de ses fonctions. Rien ne décourageait les assiégés, ni le mauvais succès des sorties qu'ils tentèrent à plusieurs reprises, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boscawen et le général Amherst. Ce ne fut que la veille d'un assaut impossible à soutenir qu'on parla de se rendre. La capitulation fut honorable; et le vainqueur sut assez estimer son ennemi, s'estimer assez lui-même pour ne souiller sa gloire par aucun trait de férocité ou d'avarice.

L'Ile-Royale resta aux Anglais par la pacification de 1763; mais, en changeant de domination, elle perdit son ancienne importance. Bientôt sa redoutable capitale ne fut plus qu'un amas de ruines. Les établissemens subalternes déchurent aussi fort rapidement. Peu d'émigrans se présentèrent pour remplacer les Français, que des motifs peu

réfléchis avaient fait proscrire. Ce défaut de population locale ne fut pas couvert par des navigateurs arrivés d'Europe dans la saison des pêches. Le ministère s'occupait moins qu'il n'était naturel de l'espérer du soin de rendre cette acquisition profitable. Ses mines de charbon de terre parurent seules fixer son attention.

Ces mines sont très-abondantes, d'excellente qualité, et d'une exploitation facile. Il y régnait sous les anciens possesseurs un désordre que le nouveau gouvernement a voulu prévenir, en s'en réservant la propriété, pour ne l'abandonner qu'à ceux qui auraient des moyens suffisans pour en tirer un parti avantageux. Ceux qui formeront cette entreprise avec les fonds nécessaires trouveront un débouché utile dans les Indes occidentales. Ils le trouveront même sur les côtes et dans le continent septentrional, où l'on éprouve déjà la cherté du bois, et où elle se fera toujours sentir davantage. A raison de la proximité, la Nouvelle-Écosse en profitera la première.

Le nom de Nouvelle-Écosse, qui désigne aujourd'hui la côte de trois cents lieues comprise depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paraît avoir exprimé dans les premiers temps qu'une grande péninsule de forme triangulaire, située vers le milieu de ce vaste espace. Cette péninsule, que les Français appelaient *Acadie*, est très-propre par sa position à servir d'asile

XXXI.
Idée de la Nouvelle-Écosse. Les Français s'y établissent. Leur conduite dans cette possession.

aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre et d'où l'on sort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses rivages, et encore davantage sur de petits bancs qui n'en sont éloignés que de quelques lieues. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelleteries. L'aridité de ses côtes offre du gravier pour sécher le poisson; et la bonté des terres intérieures invite à toutes sortes de cultures. Ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Quoique son climat soit dans la zone tempérée, on y éprouve des hivers longs et rigoureux, suivis tout à coup de chaleurs excessives, d'où se forment d'épais brouillards, qui, rarement, ou du moins lentement dissipés, ne rendent pas ce séjour malsain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604 que les Français s'établirent en Acadie. Au lieu de se fixer à l'est de la péninsule qui présentait des mers vastes, une navigation facile, une grande abondance de morue, ils préférèrent une baie étroite, qui n'avait aucun de ces avantages. On a prétendu qu'ils avaient été séduits par le Port-Royal, qui peut contenir mille vaisseaux à l'abri de tous les vents, dont le fond est partout excellent, et qui a toujours quatre ou cinq brasses d'eau, et dix-huit à son entrée. Il est plus naturel de penser que les fondateurs de la colonie choisirent cette position parce qu'elle les approchait des lieux où abondaient les pelle-

teries, dont la traite exclusive leur était accordée. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que les premiers monopoleurs et ceux qui les remplacèrent prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts, de l'éducation des bestiaux, de la pêche, de la culture, tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des besoins avaient amenés dans cette contrée; aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chasse et vers la traite avec les sauvages.

Un désordre, né d'un faux système d'administration, ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des privilèges exclusifs. Ce serait outrager la vérité de dire que l'autorité commença à respecter en France les droits de la nation dans un temps où ils étaient le plus ouvertement violés. Mais, dans les gouvernemens les plus absolus, on fait quelquefois par esprit d'ambition ce que les gouvernemens justes et modérés font par principe de justice. Les ministres de Louis XIV, qui voulaient faire jouer un grand rôle à leur maître pour représenter eux-mêmes avec quelque dignité, s'aperçurent qu'il n'y réussiraient point sans l'appui des richesses; et qu'un peuple à qui la nature n'avait pas accordé des mines ne pouvait avoir de l'argent que par l'agriculture et par le commerce. L'un et l'autre avaient été jusqu'alors étouffés dans les colonies par les entraves qu'on met à tout en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues; mais l'Acadie ne

put ou ne sut pas faire usage de cette liberté.

La colonie était encore au berceau lorsqu'elle vit naître à son voisinage un établissement qui devint depuis si florissant sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures dans cette peuplade attira faiblement l'attention des Français. Mais, dès qu'ils purent soupçonner qu'ils auraient bientôt un concurrent dans le commerce du castor et des fourrures, ils cherchèrent le moyen d'en être seuls les maîtres; et ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arrivèrent en Acadie, la péninsule et le continent voisin étaient remplis de petites nations sauvages. Ces peuples avaient le nom général d'*Abenakis*. Quoique aussi guerriers que les autres Américains septentrionaux, ils étaient plus sociables. Les missionnaires, s'étant insinués aisément auprès d'eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes jusqu'à les rendre enthousiastes. Avec la religion qu'on leur prêchait ils prirent la haine du nom anglais, si familière à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte était celui qui parlait le plus à leurs sens, le seul qui favorisât leur passion pour les combats: ils l'adoptèrent avec la fureur qui leur était naturelle. Non contents de se refuser à tout commerce d'échange avec les Anglais, ils troublaient, ils ravageaient souvent les frontières de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres et plus régulières, depuis qu'ils

eurent choisi pour leur chef Saint-Casteins, capitaine du régiment de Carignan, qui s'était fixé parmi eux, qui avait épousé une de leurs femmes, et qui se conformait en tout à leurs usages.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu ni ramener les sauvages par des présents, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçaient, d'où ils revenaient sans cesse, tourna toute son indignation contre l'Acadie, qu'il regardait avec raison comme le foyer de ses infortunes. Dès que la moindre hostilité commençait à diviser les deux métropoles, on attaquait la péninsule. On la prenait toujours, parce que toute sa défense résidait dans le Port-Royal, faiblement entouré de quelques palissades, et qu'elle se trouvait trop éloignée du Canada pour en être secourue. C'était sans doute quelque chose aux yeux des nouveaux Anglais de ravager cette colonie et de retarder ses progrès; mais ce n'était pas assez pour dissiper les défiances qu'inspirait une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut que par ce qu'elle fait. Obligés à regret de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendaient impatiemment que la supériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les dispenser de cette restitution. Les événemens de la guerre pour la succession d'Espagne amenèrent ce moment décisif; et la cour de Versailles se vit à jamais dépouillée d'une possession dont elle n'avait point soupçonné l'importance.

xxxii.
La France
est forcée de
céder la Nou-
velle-Ecosse
à l'Angle-
terre.

La chaleur que les Anglais avaient montrée à s'emparer de ce territoire ne se soutint pas dans les soins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légèrement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'*Annapolis*, en l'honneur de la reine Anne, on se contenta d'y envoyer une garnison médiocre. L'indifférence du gouvernement passa dans la nation; ce qui n'est pas ordinaire aux pays où règne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles anglaises dans l'Acadie. Elle resta toujours habitée par ses premiers colons. On ne réussit même à les y retenir qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel était l'amour que l'honneur et la gloire de la France inspiraient alors à tous ses enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangères, attachés à leur roi par une suite de prospérités qui les avait illustrés et agrandis, ils avaient ce patriotisme qui naît des succès. Il était beau de porter le nom français, il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi les Acadiens, qui avaient juré en subissant un nouveau joug de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appelés les Français neutres.

Quelle puissante exhortation que cet exemple d'attachement et mille autres qui l'ont précédé, qui l'ont suivi, au monarque de la France de travailler sans cesse au bonheur d'une pareille nation, d'une nation si douce, si fière et si géné-

reuse. Un forfait fut quelquefois le crime d'un individu ou d'une société particulière, mais jamais il ne fut celui des sujets. Ce sont les Français qui savent souffrir avec une patience infinie les plus longues, les plus cruelles vexations, et montrent les plus sincères, les plus éclatans transports de la reconnaissance au moindre signe de la clémence de leur souverain. Ils l'aiment, ils le chérissent; il ne tient qu'à lui d'en être adoré. Le souverain qu'ils mépriseraient serait le plus méprisable des hommes; le souverain qu'ils haïraient seraient le plus méchant des souverains. Malgré tous les efforts que l'on a faits pendant des siècles pour éteindre dans nos âmes le sentiment patriotique, il n'existe peut-être chez aucune nation plus vif et plus énergique. J'en atteste notre allégresse dans les événemens glorieux qui ne soulageront point notre misère. Que ne serions-nous point, si la félicité publique devait succéder à la gloire de nos armes!

Il y avait douze à treize cents Acadiens dans la capitale; les autres étaient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magistrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les lois anglaises. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau souverain paraissait les avoir oubliés, et lui-même, il leur était tout-à-fait étranger.

La chasse, qui avait fait anciennement les délices de la colonie, et qui pouvait encore la nour-

xxxiii.
Mœurs des
Français qui,

dans la Nouvelle-Écosse, restent soumis au gouvernement d'Angleterre.

rir, ne touchait plus un peuple simple et bon qui n'aimait point le sang. L'agriculture était son occupation. On l'avait établie dans des terres basses, en repoussant à force de digues la mer et les rivières dont ces plaines étaient couvertes. Ces marais desséchés donnaient du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine et du maïs. On y voyait encore une grande abondance de pommes de terre dont l'usage était devenu commun.

D'immenses prairies étaient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta jusqu'à soixante mille bêtes à cornes. La plupart des familles avaient plusieurs chevaux, quoique le labourage se fit avec des bœufs.

Les habitations, presque toutes construites de bois, étaient fort commodes et meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aisés. On y élevait une grande quantité de volailles de toutes les espèces. Elles servaient à varier la nourriture des colons, qui était généralement saine et abondante. Le cidre et la bière formaient leur boisson. Ils y ajoutaient quelquefois de l'eau-de-vie de sucre.

C'était leur lin, leur chanvre, la toison de leurs brebis, qui servaient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquaient des toiles communes, des draps grossiers. Si quelqu'un d'entre eux avait un peu de penchant pour le luxe, il le tirait d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevaient en retour du blé, des bestiaux, des pelleteries.

Les Français neutres n'avaient pas autre chose à donner à leurs voisins. Les échanges qu'ils faisaient entre eux étaient encore moins considérables, parce que chaque famille avait l'habitude et la facilité de pourvoir seule à tous ses besoins. Aussi ne connaissaient-ils pas l'usage du papier-monnaie, si répandu dans l'Amérique septentrionale. Le peu d'argent qui s'était comme glissé dans cette colonie n'y donnait point l'activité qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étaient extrêmement simples. Il n'y eut jamais de cause civile ou criminelle assez importante pour être portée à la cour de justice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvaient s'élever de loin en loin entre les colons étaient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étaient les pasteurs religieux qui dressaient tous les actes, qui recevaient tous les testaments. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'Église, on leur donnait volontairement la vingt-septième partie des récoltes.

Elles étaient assez abondantes pour laisser plus de faculté que d'exercice à la générosité. On ne connaissait pas la misère, et la bienfaisance prévenait la mendicité. Les malheurs étaient pour ainsi dire réparés avant d'être sentis. Les secours étaient offerts sans ostentation d'une part; ils étaient acceptés sans humiliation de l'autre. C'était une société de frères, également prêts à don-

ner ou à recevoir ce qu'ils croyaient commun à tous les hommes.

Cette précieuse harmonie écartait jusqu'à ces liaisons de galanterie qui troublent si souvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette société de commerce illicite entre les deux sexes. C'est que personne n'y languissait dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avait atteint l'âge convenable au mariage, on lui bâtissait une maison, on défrichait, on ensemençait des terres autour de sa demeure; on y mettait les vivres dont il avait besoin pour une année. Il y recevait la compagnie qu'il avait choisie, et qui lui apportait en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croisait et prospérait à l'exemple des autres. Toutes ensemble composaient une population de dix-huit mille âmes.

Qui est-ce qui ne sera pas touché de l'innocence des mœurs et de la tranquillité de cette heureuse peuplade? Qui est-ce qui ne fera pas des vœux pour la durée de son bonheur? Qui est-ce qui n'élève pas par la pensée une muraille inexpugnable qui sépare ces colons de leurs injustes et turbulens voisins? On ne voit point de terme au mal-être des peuples; le terme de leur bien-être est au contraire toujours prochain. Il faut une longue suite d'événemens favorables pour les tirer de la misère; il ne faut qu'un instant pour les y précipiter. Puisse les Acadiens être exceptés de cette malédic-

tion générale. Hélas! je crains bien qu'il n'en soit rien.

En 1749, on se souvint en Angleterre que la Nouvelle-Écosse pouvait devenir une possession utile. La paix, qui devait laisser beaucoup de bras dans l'inaction, donnait par la réforme des troupes un moyen de les peupler. Le ministère britannique offrit à tout soldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudrait s'y aller établir, cinquante acres de terre, et dix pour toute personne que chacun d'eux amènerait de sa famille; quatre-vingts acres aux bas-officiers, et quinze pour leurs femmes et pour leurs enfans; deux cents aux enseignes, trois cents aux lieutenans, quatre cents aux capitaines, six cents aux officiers d'un grade supérieur, avec trente pour chacune des personnes qui dépendraient d'eux. Avant le terme de dix ans, le terrain défriché ne devait être sujet à aucune redevance, et l'on ne pouvait, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux sous six deniers d'impôt pour cinquante acres. Le trésor public s'engageait d'ailleurs à avancer ou rembourser les frais du voyage, à élever des habitations, à fournir tous les outils nécessaires pour la culture ou pour la pêche, à donner la nourriture de la première année. Ces encouragemens déterminèrent, au mois de mai, trois mille sept cent cinquante personnes à se rendre aux invitations du gouvernement.

La nouvelle peuplade était destinée à former un établissement au sud-est de la péninsule, dans

un lieu que les sauvages appelèrent autrefois *Chibouctou*, et les Anglais ensuite *Halifax*. C'était pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir au voisinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avait préféré cette position à toutes celles qui s'offraient dans un sol plus abondant. Mais, comme c'était la partie du pays la plus favorable à la chasse, il fallut la disputer aux Mikmacks, qui en étaient en possession. Ces sauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenaient de la nature; et ce ne fut pas sans avoir essuyé d'assez grandes pertes que les Anglais vinrent à bout de chasser ces légitimes possesseurs.

Cette guerre n'était pas encore terminée lorsqu'on aperçut de l'agitation parmi les Français neutres. Ces hommes simples et libres avaient déjà senti qu'on ne pouvait s'occuper sérieusement des contrées qu'ils habitaient sans qu'ils y perdissent de leur indépendance. A cette crainte se joignit celle de voir leur religion en péril. Des pasteurs échauffés par leurs propres principes et par des insinuations étrangères leur persuadèrent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglais, qu'ils appelaient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haine dans des âmes séduites, déterminâ la plus heureuse peuplade de l'Amérique à quitter ses habitations pour se transplanter dans différentes parties du Canada, où on lui offrait des terres. La plupart exécutèrent cette résolution du moment sans

aucune précaution pour l'avenir. Le reste se disposait à les suivre, quand il aurait pris ses sûretés. Le gouvernement anglais, soit humeur ou politique, voulut prévenir cette désertion par une sorte de trahison, toujours lâche et cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur et de la modération. Les Français neutres qui n'étaient pas encore partis furent rassemblés, sous prétexte de renouveler le serment qu'ils avaient fait autrefois à la Grande-Bretagne. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua sur des navires qui les transportèrent dans d'autres colonies, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de misère.

Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres et les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans. Si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la rase. Plutôt que de se rendre, on fait sauter un vaisseau, une fortification par le jeu des poudres et des mines. Le gouvernement despotique met de grands déserts entre ses ennemis et ses esclaves pour empêcher l'irruption des uns et l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, et faire de l'Amérique un cimetière que d'en partager les richesses avec les Européens. Les Hollandais ont commis

tous les crimes secrets et publics pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries : souvent ils en ont jeté des cargaisons entières dans la mer plutôt que de les vendre à bas prix. Les Français ont livré la Louisiane aux Espagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglais. L'Angleterre fit périr les Acadiens pour qu'ils ne retournassent pas à leurs premiers maîtres. Et l'on dit ensuite que la police et la société sont faites pour le bonheur de l'homme ! Oui, de l'homme puissant ; oui, de l'homme méchant.

xxxiv.
État actuel
de la Nou-
velle-Écosse.

Depuis l'émigration d'un peuple qui devait son bonheur et ses vertus à son obscurité, la Nouvelle-Écosse ne fit que languir. L'envie qui avait dépeuplé cette terre sembla l'avoir flétrie : du moins la peine de l'injustice retombait-elle sur les auteurs de l'injustice. Les calamités si multipliées en Europe y poussèrent à la fin quelques malheureux. On en comptait vingt-six mille en 1769. La plupart étaient dispersés. On ne les voyait réunis en quelque nombre qu'à Halifax, à Annapolis et à Lunenburg. Cette dernière peuplade, formée par des Allemands, était la plus florissante. Elle devait ses progrès à cet amour du travail, à cette économie bien ordonnée, caractères distinctifs d'une nation sage et belliqueuse, qui, contente de défendre son pays, n'en sort guère que pour aller cultiver des contrées qu'elle n'est point jalouse de conquérir.

Cette année la colonie expédia quatorze navires et cent quarante-huit bateaux, qui formaient sept mille trois cent vingt-quatre tonneaux. Elle reçut vingt-deux navires et cent vingt bateaux, qui formaient sept mille tonneaux : elle construisit trois chaloupes, qui ne passaient pas cent dix tonneaux.

Ses exportations pour la Grande-Bretagne et pour toutes les autres parties du globe ne passèrent pas 729,850 livres 12 sous 9 deniers.

Malgré les encouragemens que la métropole prodiguait depuis quelques années à cet établissement pour accélérer ses pêches et ses cultures, il avait lui-même emprunté 450,000 livres, dont il payait un intérêt de six pour cent. Il n'avait pas encore de papier monnaie, et on n'en a pas depuis imaginé.

Les troubles qui depuis ont détaché de la Grande-Bretagne les États-Unis ne sont pas arrivés jusqu'à la Nouvelle-Écosse. Elle est restée fidèle à ses maîtres, et cet attachement lui a procuré des avantages remarquables. Pendant la guerre, beaucoup de nouveaux Anglais, circonspects ou pusillanimes, y sont venus chercher un asile ; et à la paix sa population a été encore plus augmentée par des hommes blancs, par des hommes noirs que les républiques récemment formées croyaient devoir rejeter de leur sein. Cette multiplication de bras, et l'immense numéraire qui y a été versé durant tout le cours des hostilités,